L'ENLEVEMENT DE TOM HERLOWE

POLICE et MYSTÈRE

1e Volume Complet

85c

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

L'enlèvement de Tom Herlowe

ROMAN POLICIER

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

Ce soir-là, vers six heures, plusieurs personnes se trouvaient réunies dans le bureau de George Sullivan, le chef de la police de Charlestown, aux Etats-Unis. C'étaient, outre ce fonctionnaire, plusieurs de ses subordonnés : Harry Milton, Edgar Bantam. Enfin, Mr. Rudolph Graham, l'inspecteur en chef de la police du district, et son secrétaire, John Stanley, arrivés le matin dans la ville au cours d'une de leurs tournées d'inspection.

La conversation était animée; on s'entretenait d'un vol audacieux qui, depuis quelque temps, passionnait l'opinion publique. Une bande de malfaiteurs aux ordres d'un certain Jack Winter, forçat évadé, avait, la quinzaine précédente, couronné toute une série d'exploits en dévalisant une villa sise à Forneblues, à trente milles de Charlestown.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 96.

En cette demeure, appartenant à Mr. Bolton, l'un des plus riches banquiers des Etats-Unis, actuellement en voyage en Europe, les malandrins avaient mis la main sur un butin de valeur : bijoux, dentelles anciennes, bibelots d'art, tableaux de maîtres.

Pour perpétrer leur forfait, ils avaient profité de ce que le gardien de la propriété, Walter Herlowe, et son fils, Tom, étaient absents.

En effet, presque chaque nuit, les Herlowe, qui joignaient à leur profession celle de pêcheurs, partaient au large, afin de capturer du poisson.

En dépit de toutes les recherches entreprises par la police de Charlestown, les bandits n'avaient pu être retrouvés; aussi, les autorités fédérales, désireuses d'en finir, avaient-elles prescrit à Mr. Graham de prendre en personne la direction de l'enquête.

Ainsi s'expliquaient le séjour de l'inspecteur en chef et la conférence qui se tenait présentement.

⁂

A ce moment, on frappa discrètement à la porte; presque aussitôt, un policeman parut, une dépêche à la main :

— Pour Mr. George Sullivan!

Le chef de la Sûreté de Charlestown s'empara du pli qu'il ouvrit rapidement. Voici ce que contenait celui-ci :

« Le chef des bandits qui ont cambriolé la villa Bolton vient d'arriver à l'auberge de l'Ancre d'Or, avec un homme au visage grêlé. Je l'ai parfaitement reconnu. Tous deux sont en auto. »

C'était signé :

« Tom Herlowe. »

— Ah çà! que signifie?... commença Rudolph Graham, qui avait également pris conaissance du pli. Tom Herlowe connaît donc le personnage auquel nous avons affaire, c'est-à-dire, en l'occurrence, Jack Winter.

— Il l'a aperçu lors du cambriolage, voici en quelles circonstances, répliqua le chef de la Sûreté.

En effet, cette nuit-là, à l'aube, laissant son père ranger leur attirail de pêche et amarrer solidement leur canot, Tom Herlowe, jeune garçon d'une douzaine d'années, avait pris les devants. Comme il arrivait en vue de la propriété confiée à leurs soins, son attention avait été attirée par une automobile stationnant à proximité d'une porte de service.

Par celle-ci, grande ouverte, un homme de haute taille, aux traits accentués, aux yeux bleus, sortait justement, rejoignant le véhicule dans lequel se trouvaient trois autres individus.

Aux cris de stupeur poussés par Tom qui, instantanément, avait deviné la vérité, le personnage avait tourné la tête; comprenant que le forfait était découvert, il avait clamé, s'adressant à ses compagnons :

— En route! Décampons, sinon ce maudit gamin va nous mettre tout le village sur les bras.

En même temps, il bondissait dans l'auto, qui démarrait, filant à toute vitesse.

— C'est grâce à la déposition de Tom Herlowe que nous avons tenue secrète, que nous avons pu acquérir la certitude que l'un des principaux auteurs du cambriolage de la villa Bolton était Jack Winter, ce forban que nous recherchons depuis tant de temps!... Le signalement donné par le jeune homme est parfaitement exact, conclut George Sullivan.

— Parfait!... Eh bien! messieurs, en chasse... Avant peu, je l'espère, nous tiendrons le coquin, riposta Graham en se levant.

*
**

Déjà, par téléphone, Sullivan ordonnait d'amener son automobile devant la station de police; quelques minutes s'écoulèrent et les assistants se levaient, se préparant au départ, lorsqu'un nouveau policeman se présenta au seuil du cabinet.

— Master Sullivan, une nouvelle dépêche!

Prestement, le chef de la Sûreté en prit connaissance; presque aussitôt, une exclamation de colère lui échappa :

— Tenez, lisez, fit-il, en la tendant à Rudolph Graham.

Le télégramme était ainsi libellé :

« Mon fils Tom vient d'être enlevé, en auto, par les inconnus dont, par dépêche, il vous signalait la présence. Secourez un père au désespoir. — WALTER HERLOWE. »

— Par tous les diables! nous sommes joués, gronda l'inspecteur en chef. Vite, messieurs, en voiture, il n'y a pas une minute à perdre!

— Bah! murmura John Stanley, le secrétaire, quand nous arriverons à Forneblues, dans une heure, les drôles seront loin!

Ses compagnons ne jugèrent point à propos de lui répondre et, la minute suivante, l'auto de Mr. Sullivan les emportait à toute vitesse sur la route longeant la côte.

L'heure d'après, ainsi que Stanley l'avait pronostiqué, le véhicule stoppait devant l'auberge de l'Ancre d'or.

De nombreux villageois étaient attroupés en ce lieu; la salle de l'établissement était remplie de con-

sommateurs; tous ces gens commentaient l'événement du jour : l'enlèvement de Tom Herlowe.

A la vue des survenants, il y eut des exclamations de satisfaction :

— Enfin, voici la police!

Lestement, les détectives mirent pied à terre et pénétrèrent dans l'auberge. Sur l'ordre de Rudolph Graham, la salle fut évacuée; ceux d'entre les villageois qui pouvaient avoir des renseignements à fournir, furent priés d'attendre au dehors qu'on les appelât.

Les policiers demeurèrent donc seuls avec l'hôtelier et un homme d'une quarantaine d'années, qui, assis devant une table, la tête enfouie dans les bras, semblait ne prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

L'inspecteur en chef posa doucement la main sur l'épaule de cet individu, lequel n'était autre que Walter Herlowe, l'infortuné père du jeune Tom.

— Du courage, mon ami. Avant peu, je vous le promets, votre fils vous sera rendu.

— Que le ciel vous entende, *sir!* murmura l'infortuné en se redressant. Mais qui êtes-vous?

— Je me nomme Rudolph Graham et suis le chef de la police du district.

— Eh bien, master, partons, je suis prêt, fit le gardien de la villa Bolton, en se mettant debout.

— Un instant, je désire vous interroger, ainsi que quelques personnes. notamment le patron de l'Ancre d'or.

*
**

Voici, résumée, la déposition de l'hôtelier et de Walter Herlowe :

Le second revenait avec son fils Tom, qui était allé avec lui jusqu'au port, lorsque, en passant devant

l'auberge, ils avaient remarqué une auto découverte stationnant en cet endroit.

Walter et Tom, sans défiance, étaient entrés dans la grande salle, le pêcheur voulant offrir du poisson à l'hôtelier. Mais l'enfant, en apercevant les deux automobilistes attablés près d'une fenêtre, n'avait pu réprimer un geste de stupeur.

A voix basse, il avait prévenu son père de sa découverte.

L'un des voyageurs n'était autre que le chef des bandits.

De cela, Tom était sûr.

Walter Herlowe lui avait alors remis quelque monnaie et l'enfant, traversant la place en courant, avait gagné le bureau de poste situé à l'angle de la rue voisine, afin d'expédier la première dépêche reçue par Rudolph Graham.

Pendant ce temps, son père et l'hôtelier, retirés à l'écart, à l'autre bout du débit, affectaient de débattre le prix de vente du poisson offert par le pêcheur.

Brusquement, l'appel bref d'un des voyageurs les avait interrompus.

Comme le patron de l'Ancre d'or ne se hâtait pas d'accourir, et cela à dessein, les automobilistes, jetant un dollar sur la table, étaient sortis sans attendre leur monaie.

La seconde d'après, celui dont le visage était grêlé mettait le moteur en marche, puis s'installait au volant.

Déjà, son compagnon avait pris place à l'intérieur du véhicule.

Aussitôt, celui-ci avait démarré, faisant lentement le tour de la place.

Il était ainsi arrivé devant le bureau de poste, juste à l'instant précis où Tom Herlowe, sa dépêche expédiée, en sortait. L'enfant s'était arrêté au bord du trottoir, que rasait la voiture, afin de laisser passer cette dernière.

C'est alors que, brusquement, le voyageur de l'in-

térieur, que l'on supposait être Jack Winter, s'était levé.

Avant que Tom ait eu le temps de se reculer, Jack, l'empoignant par le collet de son vêtement, l'avait enlevé, puis jeté au fond de l'automobile, en dépit de sa résistance.

Herlowe, l'hôtelier et quelques villageois qui passaient, une fois le premier moment de stupeur dissipé, avaient voulu s'élancer au secours de l'infortuné Tom.

Mais il était trop tard.

Déjà l'automobile, passant en quatrième vitesse, s'éloignait au milieu d'un tourbillon de poussière.

CHAPITRE II

Telles furent les déclarations faites par l'aubergiste de l'Ancre d'or et le pauvre Walter Herlowe, au grand détective.

— Ce que je ne m'explique pas, conclut le premier, c'est comment ces misérables malandrins ont pu deviner que le jeune Tom allait vous télégraphier.

Rudolph Graham eut un imperceptible haussement d'épaules. En effet, pour lui, la chose était limpide.

Jack et son complice avaient bien certainement été frappés par le mouvement de surprise dont Tom n'avait pas été maître en les apercevant.

Leur attention étant éveillée, ils avaient remarqué la conciliabule du père et du fils, puis, la brusque sortie de ce dernier.

Sans répondre directement à la question de l'hôtelier, Rudolph Graham, traversant la salle, vint se placer à la table où les deux bandits s'étaient assis.

Par la fenêtre voisine, on apercevait la porte du bureau de poste.

Mais il y avait mieux.

Une grande glace, décorant le panneau d'en face, permettait de voir nettement tout ce qui se passait à l'intérieur du bureau, dont les baies étaient largement ouvertes. Grâce à ce dispositif, le détective pouvait, sans se déranger le moins du monde, suivre

tous les mouvements de la buraliste qui, pour l'instant, était en train de servir une cliente debout devant son comptoir grillagé.

D'un signe, Rudolph Graham appela près de lui Walter Herlowe et l'aubergiste :

— Tenez, leur dit-il, regardez.

Et, de son index tendu, il désignait la glace.

Les deux hommes ne purent retenir une exclamation de surprise.

— Extraordinaire, fit le premier.

— D'autant que, depuis cinq années que j'habite ici et que, par conséquent, cette glace est en place, jamais je ne m'étais aperçu de cela, surenchérit le deuxième, dont l'ébahissement devenait comique.

— Comprenez-vous, maintenant, ce qui s'est passé? prononça Rudolph Graham. Sans se déranger, les cambrioleurs ont vu Tom conférer avec la buraliste, puis rédiger sa dépêche. Devinant qu'il s'agissait d'eux, ils n'ont pas hésité à intervenir, et cela de la façon que vous savez.

*
**

Maintenant tout s'expliquait.

Néanmoins, les deux villageois en demeuraient confondus.

Tant d'astuce et de décision chez leurs adversaires, tant de perspicacité chez le grand détective finissaient par les effrayer.

Pour un peu, ils auraient affirmé que quelque diablerie se cachait sous tout ceci.

Mais le temps manquait à Rudolph Graham pour jouir de leur étonnement.

Sur son ordre, quatre habitants de Forneblues qui, selon sa recommandation, attendaient à la porte de l'auberge l'instant d'être interrogés, furent introduits successivement.

Ces témoins, des jeunes gens pour la plupart, avaient poursuivi l'auto mystérieuse, montés sur des bicyclettes.

Leurs dépositions, presque semblables dans le fond, se réduisaient à peu de chose.

Derrière l'auto fugitive, ils avaient poussé jusqu'à sept ou huit milles de Forneblues, sur la route longeant la côte.

La voiture avait trop d'avance sur eux pour qu'ils puissent l'apercevoir.

Il leur avait donc fallu se contenter de suivre la trace laissée par les pneus dans la poussière du chemin.

Cette piste ayant fini par disparaître à son tour, les poursuivants se disposaient à revenir en arrière, lorsque, à un carrefour, ils avaient rencontré un lourd camion automobile chargé de bière et dont le conducteur était en train de réparer une légère avarie, cause d'une panne de moteur.

Cet homme, questionné, avait déclaré que, depuis près de trois quarts d'heure qu'il stationnait en ce carrefour, aucune automobile n'était passée, venant de la direction de Forneblues. Force donc avait été aux cyclistes de revenir bredouilles.

L'auto des malandrins semblait avoir mystérieusement disparu, ainsi que le petit prisonnier, sans laisser la moindre trace et sans que l'on pût dire de quel côté elle avait filé.

***

Comme on le voit, ces renseignements, loin d'éclaircir l'affaire, ne faisaient, au contraire, que l'embrouiller.

Les détectives, quelque peu déconcertés, ne savaient plus que penser.

Seul, Rudolph Graham n'avait rien perdu de son inaltérable flegme.

S'étant fait apporter un plan du pays, il l'examinait avec attention, suivant des yeux le chemin parcouru par l'automobile des ravisseurs.

Bientôt, son doigt se posait sur l'endroit figurant le carrefour, où les poursuivants, à bicyclette, avaient rencontré le camion de bière en panne. Un instant, il demeura pensif.

C'est, qu'en effet, aucun chemin de traverse praticable, pour une automobile, ne venait s'amorcer entre le bourg de Forneblues et le carrefour en question.

Or, on ne pouvait admettre que l'auto de Jack eût coupé à travers champs.

Dans ces conditions, il fallait que, nécessairement, la voiture fût revenue en arrière ou traversât le carrefour.

La bonne foi des cyclistes n'était pas douteuse.

Restait celle du camionneur, personnage énigmatique et inconnu.

Rudolph Graham, ayant de nouveau interrogé les témoins, recueillit sur cet individu les renseignements suivants :

C'était un homme de trente-cinq ans environ, de petite taille, mais au buste largement développé.

Ses cheveux, sa moustache et sa barbiche, qu'il portait en pointe, étaient d'un roux ardent. On ne savait à quelle maison il appartenait, sa voiture ne portant aucune pancarte, mais un des cyclistes se souvenait qu'un oiseau, qu'il croyait être un aigle, se trouvait imprimé en creux sur les fûts de bière constituant son chargement.

C'était évidemment là une marque de fabrique.

*
**

Le grand détective, ayant congédié tout le monde, se fit apporter le Bottin.

En ayant feuilleté quelques pages, il découvrit bientôt ce qu'il cherchait.

Il existait, en effet, une brasserie dite brasserie de l'Aigle, laquelle était installée à Stivoht, petite localité industrielle sise à douze milles de Charlestown et à dix-huit du bourg de Forneblues.

— Oh! oh! murmura le détective.

La brasserie de l'Aigle était portée comme appartenant à un sieur Brady.

L'heure d'après, ayant rassuré de son mieux le pauvre Walter Herlowe, qui se désolait, Graham reprenait, avec ses compagnons, le chemin de Charlestown.

C'est là que, selon les confidences faites par Rudolph à ses compagnons, on devait retrouver le jeune garçon.

Il était près de onze heures, lorsque les détectives se séparèrent à la porte de Sullivan.

Tandis que le chef de la police rentrait chez lui, Rudolph Graham et John Stanley regagnaient l'Excelsior-Hotel où tous deux étaient descendus. Ayant pris congé de son compagnon, le policier pénétra dans sa chambre, située au premier étage. Aussitôt, avec une hâte fébrile, le détective, dépouillant son élégant costume de voyage, le remplaça par une veste de gros drap et un pantalon de velours à côtes, extraits d'un placard. Une cravate flottante en soie rouge, une casquette d'un vert criard et de fortes chaussures à larges semelles cloutées complétèrent son accoutrement.

Après quoi, il vint s'asseoir devant sa table de toilette.

Celle-ci était vivement éclairée par deux ampoules, placées à droite et à gauche d'une haute glace à trois faces.

Sur le marbre recouvrant le meuble, nombre de pots et de fioles, ornés d'étiquettes multicolores, s'alignaient en un ordre parfait, cependant que des crayons de toutes couleurs attendaient, symétriquement rangés.

Rudolph Graham ayant pris, dans un tiroir voisin, une perruque aux cheveux poivre et sel assez ras et fort ébouriffés, la peigna de savante façon, puis, délicatement, avec précaution, il l'ajusta sur son crâne.

Ensuite, dans du crêpe, il se tailla des sourcils broussailleux, des favoris hirsutes et une longue moustache pendante qu'il colla à leur place avec du vernis...

Une patte de lapin, légèrement teintée d'ocre, lui permit de bistrer son visage.

Quelques rides, tracées d'un crayon expert, le vieillirent, et, après un dernier regard à son miroir, le détective se déclara satisfait.

— Maintenant, j'ai l'air d'avoir cinquante ans et, affectant une légère claudication de la jambe gauche, il est à peu près certain que nos adversaires ne me reconnaîtront pas.

En effet, la transformation était radicale.

Le policier choisit quelques papiers, lui constituant une identité appropriée.

Désormais, il était Edward Butter, manœuvre, âgé de cinquante-quatre ans, originaire de New-York.

Le détective termina ses préparatifs en glissant dans sa poche une respectable liasse de billets de banque, un revolver de précision et une trousse contenant de mignons outils nickelés, que lui eussent enviés bien des cambrioleurs.

Ceci fait, il griffonna un mot ainsi conçu à l'adresse de John Stanley :

« Je pars pour Philadelphie; en mon absence, continuez vos recherches à travers la ville. »

Ce billet, mis sous enveloppe, il le déposa bien en vue sur la cheminée.

— Et maintenant, allons-y, murmura-t-il en tournant le commutateur de l'électricité.

Aussitôt l'obscurité envahit la chambre.

Sur la pointe du pied, le policier gagna la fenêtre, qu'il ouvrit doucement, et, avançant prudemment la tête, il jeta un rapide coup d'œil au dehors.

La rue était déserte et silencieuse.

Aucune lumière ne brillait derrière les croisées des maisons voisines.

Rudolph Graham respira.

Un instant, il avait craint qu'un émissaire des bandits ne surveillât sa demeure d'une façon permanente.

Fort heureusement, il n'en était rien.

« Ils ont peut-être quelque agent parmi le personnel de l'hôtel, pensa le détective... aussi, en avant les grands moyens! »

En même temps, il enjambait la barre d'appui et, avec une adresse remarquable, s'accrochant aux sculptures de la façade, il gagna lestement le sol.

Quelques instants plus tard, il disparaissait à l'angle de la rue voisine.

CHAPITRE III

Cette nuit-là, Rudolph Graham coucha dans un garni des faubourgs et, à cinq heures du matin, il prenait le tramway à destination de Stivoht. Lorsqu'il y arriva, cinquante minutes plus tard, la petite cité industrielle était pleine de bruit et de mouvement.

De toutes parts, des ouvriers surgissaient, se rendant à leur travail. L'air était ébranlé par les sonneries de cloches et les hululements des sirènes, s'échappant des usines environnantes.

Rudolph Graham s'étant fait indiquer la brasserie Brady, en prit le chemin tout en boitillant.

Moins de vingt minutes plus tard, un contremaître hargneux, nommé Blount, l'embauchait à vil prix, comme laveur de voitures. Mais peu importait au policier.

Son but était atteint, il était dans la place.

Aussitôt, il commença son nouveau service.

*
**

La brasserie Brady, à l'enseigne de l'Aigle, était un

établissement de médiocre importance, situé un peu en dehors de l'agglomération, au milieu de vastes terrains vagues.

Les bâtiments formaient un rectangle presque régulier, dont le centre était occupé par une grande cour. De chaque côté de la porte cochère, unique issue du lieu, se trouvaient les bureaux, la loge du concierge, les appartements de M. Brady et du contremaître.

Les deux ailes, faisant suite à ce corps de logis, renfermaient les salles où on fabriquait la bière. Au fond, surmontés de vastes greniers, se dressaient l'entrepôt et le hangar abritant les voitures. Une vingtaine de travailleurs composaient le personnel de la brasserie.

Mais un détail frappa tout particulièrement Rudolph Graham.

Les rares fenêtres ouvrant sur l'extérieur étaient solidement grillées.

Quant à la porte, toujours exactement fermée, elle était gardée par un colossal concierge, répondant au nom de Shelton, individu d'aspect rébarbatif et d'une amabilité plus que discutable.

— Ma parole, on dirait plutôt une prison qu'une brasserie! murmura le policier.

Néanmoins, il travaillait avec ardeur.

Les véhicules confiés à ses soins étaient quatre camions.

Comme, vers dix heures, le contremaître Blount passait près de lui, Rudolph Graham se risqua à l'interroger :

— La maison n'a que ces voitures-là?

— Oui, pourquoi?

— M. Brady n'a pas une auto pour son usage personnel?

— Non!

— Ah! c'est drôle.

Blount toisa l'indiscret.

— Après tout, je me demande de quoi vous vous mêlez! grogna-t-il. Faites donc votre service, sur-

tout, n'oubliez pas que j'ai horreur des questions et des questionneurs.

Sur ce, le peu loquace personnage, tournant les talons, s'éloigna en sifflotant.

⁂

« Rien à faire de ce côté! » pensa Rudolph Graham.

Tout l'après-midi, le détective travailla à l'entrepôt, rinçant des fûts vides, rangeant les pleins, côte à côte, en longues files.

A six heures, lorsque la cloche sonna, annonçant le départ des ouvriers, il était réellement fourbu et, de plus, fort mécontent, car il n'avait rien appris d'intéressant.

Néanmoins, après avoir dîné dans une taverne voisine, dont l'hôtesse lui avait loué un cabinet, il sortit dès que la nuit fut tombée et, d'un pas nonchalant, gagna les terrains vagues, au milieu desquels se dressait la brasserie.

Tout en cheminant, la pipe aux dents, il monologuait à part lui :

— Voici une maison où tout semble être de verre, pourtant, mon instinct me dit qu'il s'y passe quelque chose de mystérieux... Oui, mais où diable ce quelque chose peut-il se cacher?

En effet, Rudolph Graham avait, par les fenêtres, jeté un coup d'œil dans les bureaux.

Successivement, il avait visité les salles de fabrication, les caves, le hangar, l'entrepôt et les deux greniers surmontant ces derniers et rien ne l'avait frappé.

La brasserie de l'Aigle ressemblait à toutes les brasseries.

« Seuls, les appartements de M. Brady, du contremaître Blount et du portier Shelton ont échappé à

mes investigations, songeait-il. Or, ils ne peuvent renfermer tout ce que je cherche. »

⁂

En effet, Rudolph Graham devait découvrir, non seulement le refuge de Jack et de son complice, mais encore il lui fallait trouver en quels lieux ceux-ci avaient caché leur prisonnier, Tom Herlowe, ainsi que l'auto qui leur avait permis de perpétrer cet enlèvement.

Tout cela ne pouvait, on le conçoit aisément, avoir trouvé refuge dans les locaux habités par le brasseur et son contremaître.

— Alors, où est le repaire? murmurait Rudolph Graham. Je ne puis pourtant croire que j'aie fait fausse route.

Absorbé par ses réflexions, le détective avait longé la façade obscure des bâtiments. Maintenant, il marchait parallèlement à l'une des ailes.

Sous ses pieds, le sol, relativement uni, était couvert d'une herbe rare et sèche.

Parvenu à l'extrémité des constructions, le policier s'arrêta, pensif, puis, comme sa pipe venait de s'éteindre, il la bourra à nouveau et l'alluma à l'aide d'une allumette, qu'il jeta, tout enflammée, à ses pieds.

Déjà, il se disposait à reprendre sa promenade lorsque, tout à coup, une haute flamme s'éleva, en crépitant, semblant jaillir de la terre même.

Instinctivement, Rudolph Graham avait sauté en arrière.

— Oh! oh! voilà qui est bizarre, murmura-t-il. Comment mon allumette a-t-elle pu tirer de ce terrain pelé une pareille gerbe de flammes?

Mais le feu s'éteignait déjà.

Soudain, Rudolph Graham fut frappé par une légère odeur s'élevant du brasier.

— Ma parole, mais cela sent l'essence! murmura-t-il. Aurais-je donc découvert un nouveau puits?... le fait serait pour le moins surprenant.

*
**

Tout en parlant ainsi, il humait l'air avec force.

Bientôt, sa conviction fut faite, il ne se trompait pas.

Tout, à présent, était retombé dans l'obscurité. Le détective regarda attentivement autour de lui; il était à cinq ou six pas de la muraille, formant le petit côté du rectangle occupé par la brasserie.

Cette muraille était parfaitement lisse. Aucune porte, aucune fenêtre n'y étaient percées.

Néanmoins, le policier s'en approcha avec précaution, puis, s'agenouillant, il se mit à examiner le terrain à l'aide de sa lampe électrique dont, pour l'instant, il tirait de rapides éclairs.

Bientôt, un geste de satisfaction lui échappa.

— Parbleu, c'est bien cela! je ne me suis pas trompé... murmura-t-il.

C'est qu'en effet il venait d'apercevoir de très légères traces, que seules les roues d'une automobile avaient pu laisser à cet endroit.

Le terrain, fait de gravats, de détritus, était fort dur et ne gardait guère d'empreintes, mais les brins d'herbes qui, çà et là, y poussaient, étaient tous couchés dans le même sens.

Ce simple fait et le bref incendie de tout à l'heure s'expliquaient à présent nettement. Une auto, venant de la route voisine, avait passé là.

Une certaine quantité d'essence, tombant de son réservoir, avait imbibé l'herbe, ce qui prouvait que la voiture avait stationné en ce lieu, et c'est cette herbe qui avait brusquement pris feu, au contact de l'allumette jetée par l'imprudent fumeur.

⁂

Maintenant, quelle était cette voiture, et où allait-elle?

Si Rudolph Graham ne pouvait répondre catégoriquement à la première question, sa conviction était faite en ce qui concernait la seconde.

La direction dans laquelle les brins d'herbe étaient couchés ne permetait aucun doute à cet égard.

L'auto s'était dirigée droit sur la brasserie, bien qu'en cette partie il n'existât pas la moindre porte permettant d'accéder à l'intérieur des bâtiments.

C'était incompréhensible; pourtant, cela était.

En outre, Rudolph Graham avait la conviction que le passage de cette voiture était récent.

Il ne pouvait pas remonter à plus de vingt-quatre heures, sans quoi l'essence répandue à terre, et dont l'herbe était imprégnée, se fût complètement évaporée.

Durant de longues minutes, Rudolph Graham demeura immobile, cherchant la solution de cet insoluble problème.

Une auto était passée là, se dirigeant vers la brasserie, bien que, de ce côté, celle-ci n'eût pas de porte.

Néanmoins, elle y avait pénétré, et, fait plus incroyable encore, elle devait toujours s'y trouver, bien que, au cours de l'après-midi, le détective ne l'eût pas aperçue.

Derrière ce mur se trouvait l'entrepôt, contenant les fûts de bière pleins et vides.

Si une automobile se fût trouvée cachée dans un coin quelconque, Rudolph Graham l'eût certainement vue.

D'autre part, le sol de cet entrepôt, encombré de barriques, était sablé.

Fallait-il donc admettre que de mystérieux travailleurs eussent déplacé les tonneaux, afin de frayer

un passage à la voiture, effacé les traces des roues laissées dans le sable, puis remis tout en place?

C'était peu probable, pour ne point dire impossible.

Le détective se souvenait parfaitement que, entré dans l'entrepôt à six heures du matin, il n'y avait rien remarqué d'anormal.

Et puis, tout cela n'expliquait pas comment la voiture avait pu traverser le mur.

Alors!...

— Pourtant! elle est entrée là! se répétait le policier, le bras tendu vers la muraille.

Tout à coup, une idée lumineuse traversa son cerveau et, pivotant vivement sur ses talons, il gagna l'angle extrême formé par le mur suspect et celui qui, construit parallèlement à la route, formait le fond des bâtiments de la brasserie.

Une fois là, il revint vers la route en marchant à pas réguliers, suivant une ligne parfaitement droite.

Quelques minutes plus tard, il débouchait sur le chemin.

Rudolph Graham avait mesuré cent pas, ce qui, en évaluant chaque enjambée à soixante-quinze centimètres, faisait exactement soixante-quinze mètres.

Donc, la muraille suspecte avait une longueur de cent pas ou soixante-quinze mètres, comme l'on voudra...

— Allons donc! Cette fois, je les tiens! murmura Rudolph Graham, en se frottant les mains.

S'étant, d'un dernier coup d'œil, assuré que personne ne l'épiait, il reprit tranquillement le chemin de la taverne où il avait élu domicile.

Le policier semblait être des plus satisfaits; un ironique sourire, chose rare chez cet homme impassible, crispait sa lèvre.

CHAPITRE IV

Le lendemain, vers six heures, Rudolph Graham se présenta, comme la veille, à la brasserie de l'Aigle, afin de reprendre son service.

Mais un observateur attentif aurait pu remarquer que le détective, après avoir franchi le portail, poursuivait sa marche d'un pas régulier, qui eût fait honneur à un automate.

Il traversa ainsi le vestibule d'entrée, la cour centrale et pénétra dans l'entrepôt, où il ne s'arrêta que lorsque la pointe de ses chaussures toucha le mur du fond.

L'observateur en question n'étant pas là, le policier n'avait guère è se gêner.

— Diable! murmura-t-il, si, hier soir, j'ai constaté que la brasserie avait cent pas de profondeur en la mesurant extérieurement, je m'aperçois, ce matin, qu'elle n'en a plus que quatre-vingt-quatorze lorsque ces dimensions sont prises de l'intérieur.

Le fait est pour le moins bizarre.

Cette différence de six pas équivalait à une longueur de quatre mètres cinquante. Or, en admettant

que le mur du fond eût trente-cinq à quarante centimètres d'épaisseur, restait une différence de quatre mètres dix.

⁂

Rudolph Graham, s'étant assuré que nul ne s'occupait de lui, mesura, en marchant, la largeur de l'entrepôt.

Il trouva ainsi quinze pas et demi, soit onze mètres.

Ayant noté soigneusement ces chiffres dans sa mémoire, il passa dans la remise aux voitures, qu'un mur mitoyen séparait du magasin réservé aux fûts.

Avec une patience de géomètre, il entreprit de mesurer la largeur de ce nouveau local.

Là, une surprise l'attendait.

La remise avait vingt pas de large, soit un peu plus de quinze mètres.

« Oh! oh! se dit Rudolph Graham, les façades de l'entrepôt et de la remise sont communes, de même que le mur de fond de ces bâtiments. Façade et mur sont construits selon deux lignes aussi parfaitement droites que parallèles. Néanmoins, si, à un certain endroit, il y a onze mètres entre ces deux lignes, à un autre, cette distance passe brusquement à quinze mètres. »

La conclusion de ce raisonnement n'était pas difficile à trouver. Evidemment, l'entrepôt avait un double fond.

C'était bien certainement là la cachette que notre détective cherchait depuis la veille.

⁂

L'arrivée de deux nouveaux personnages l'empêcha de pousser plus loin ses investigations. Les nou-

veaux venus n'étaient autres que le contremaître Blount et un livreur de trente-cinq ans environ.

Tout en feignant de nettoyer les camions confiés à ses soins, le policier examinait soigneusement ce personnage.

Bien que de petite taille, l'individu en question devait être doué d'une force peu commune, à en juger par le développement excessif de ses épaules.

Ses cheveux, sa moustache et sa barbiche, d'un roux ardent, frappèrent tout particulièrement le détective.

C'était évidemment le camionneur qui, au carrefour de la route de Forneblues, avait déclaré aux cyclistes lancés à la poursuite de Jack Winter, qu'aucun véhicule venant du bourg n'était passé à proximité.

Mais comment se faisait-il que Rudolph Graham ne l'eût pas aperçu au cours de la journée précédente?

Il ne devait pas tarder à être fixé sur ce point; pour cela, il n'eut qu'à écouter la conversation s'échangeant entre les deux hommes.

En effet, le camionneur que Blount appelait Ramsay, racontait complaisamment comment il avait employé son jour de congé à parcourir les public-houses et les cinématographes de Charlestown.

A la fin, las de bavarder, sans doute, il grimpa sur son camion, qu'après une dernière poignée de main à Blount, il conduisit à l'endroit où des portefaix chargeaient les voitures. Cette marque de l'intimité régnant entre les deux hommes plut fort à Rudolph Graham.

« Ils ont d'aussi laides physionomies l'un que l'autre, donc, ils étaient faits pour s'entendre », songea le policier, tandis que Blount, les mains croisées derrière le dos, s'éloignait à pas comptés.

*
**

Lorsqu'il se retrouva seul, le détective était radieux.

C'est qu'en effet, l'affaire commençait à prendre tournure.

Désireux de vérifier les soupçons qu'il avait conçus, Rudolph Graham, profitant d'un instant de solitude, grimpa jusqu'aux greniers construits au-dessus de l'entrepôt et de la remise. Là, il constata à nouveau cette différence de quatre mètres, qui l'avait si vivement frappé dans les locaux du rez-de-chaussée.

Si l'entrepôt avait un double fond, comme il le supposait, ce double fond existait également derrière le grenier, situé immédiatement au-dessus.

Mais le détective eut beau coller son oreille à la muraille, il ne perçut pas le moindre bruit révélant la présence d'êtres humains. Aussi, bien que sa curiosité fût vivement excitée, résolut-il d'attendre au soir, afin de vérifier l'authenticité de ses soupçons

C'est pourquoi, vers six heures moins dix, alors que tous les ouvriers de l'équipe de jour se préparaient au départ, il vint se dissimuler derrière une immense cuve de rebut occupant l'un des coins du grenier.

Là, à moins de malchance, il était parfaitement en sûreté.

Bientôt, la nuit, tombant rapidement, enveloppa les bâtiments d'une obscurité profonde. Tapi dans sa cachette, Rudolph Graham demeurait immobile, si bien que rats et souris, rassurés, vagabondaient par le grenier ainsi qu'à l'ordinaire.

Enfin, une horloge lointaine sonna dix heures.

— Voilà le bon moment, murmura Rudolph Graham.

Et, se levant doucement, il s'approcha d'une lu-

carne aux vitres poussiéreuses, donnant sur la cour de la brasserie.

Tous les bâtiments étaient obscurs.

Seule, un peu de clarté filtrait par les fenêtres de l'appartement de Brady et par celle donnant dans le poste des chauffeurs chargés d'entretenir la machine, laquelle ne s'éteignait ni jour, ni nuit.

Satisfait de cet examen, Rudolph Graham se rendit alors à l'extrémité du grenier.

La minute d'après, par une tabatière, il grimpait sur le toit.

Une légère averse, tombée au cours de la soirée, rendait cet exercice particulièrement périlleux, car les tuiles, humides, étaient aussi glissantes que du verglas.

Néanmoins, rampant sur les mains et sur les genoux, le policier s'avança vers les deux cheminées se dressant à peu de distance.

Son calcul était des plus simples.

Si Jack Winter et son complice s'étaient réfugiés dans la cachette de l'entrepôt, on pouvait, en écoutant à l'orée des cheminées, entendre le bruit de leurs voix. La dangereuse promenade entr prise par le détective n'avait pas d'autre but.

Mais ce fut inutilement que Rudolph Graham, se penchant sur les cheminées en question, prêta une oreille attentive.

Il ne perçut pas le moindre bruit.

— Voilà qui est étrange! murmura-t-il, un peu désappointé.

***

A ce moment, il se souvint des lumières entrevues chez Mr. Brady.

Evidemment, il y avait réception dans l'appartement du brasseur. Probablement, Jack et son complice étaient au nombre des invités.

— Voilà une pensée qui aurait dû me venir plus tôt, car elle m'eût évité cette désagréable promenade dans l'empire des chats de gouttière, grogna Rudolph Graham en haussant les épaules.

L'instant d'après, il avait regagné la tabatière et réintégrait le grenier.

Son plan était fait.

Il lui fallait, coûte que coûte, pénétrer chez le brasseur.

Mais comment s'y prendrait-il?

Voilà ce que le policier eût été bien en peine d'expliquer.

En attendant, il descendit l'escalier, mettant en communication le grenier et l'entrepôt.

Bientôt, il foulait le sol sablé de celui-ci.

Une forte odeur de levure, montant des dizaines de fûts entassés là, emplissait l'air.

Rudolph Graham, traversant le magasin en diagonale, se dirigeait vers la porte donnant accès dans la cour, lorsque, tout à coup, il s'arrêta net, comme cloué sur place.

C'est que, en effet, un phénomène curieux venait de se produire.

Tout en cheminant, le détective avait machinalement tourné la tête vers le fond du bâtiment.

Là, trouant l'obscurité épaisse, un point lumineux brillait, ainsi qu'une étoile.

— Evidemment, il y a là un trou pratiqué dans la muraille, trou par lequel l'air se renouvelle dans la cachette et qui permet à ses habitants de voir ce qui se passe dans l'entrepôt, murmura Rudolph Graham.

*
* *

L'ouverture en question se trouvait à près de trois mètres du sol. Déjà, le détective faisait quelques pas

de ce côté, lorsqu'un craquement se fit entendre sur la gauche.

En même temps, une tonne, placée en cet endroit, pivotait sur elle-même. Le sol se souleva, démasquant une ouverture carrée d'environ un mètre de côté.

Presque aussitôt, un homme émergea jusqu'à la ceinture.

Le nouveau venu tenait à la main une forte lanterne à réflecteur, dont la vive lueur se projeta à l'entour.

Tout cela s'était passé si rapidement que Rudolph Graham n'avait pas eu le temps de se dissimuler derrière les fûts voisins.

Il demeurait là, au milieu de l'entrepôt, en pleine lumière.

Du premier coup d'œil, le nouveau venu l'avait aperçu et reconnu, car une exclamation de colère s'étrangla dans sa gorge.

— Rudolph Graham!... nous sommes trahis...

De son côté, le détective avait vu tout de suite à qui il avait affaire. En effet, l'étrange personnage n'était autre que Jack Winter.

Bien qu'un peu surpris de se voir percé à jour, en dépit de son déguisement, Rudolph Graham ne s'affola pas...

Il fallait agir avec promptitude, sinon tout était perdu.

Se ramassant sur lui-même, le policier bondit au-devant du cambrioleur.

Son intention était de le précipiter dans le sous-sol et de rabattre sur lui la trappe obturant l'ouverture avant qu'il ait pu donner l'alarme.

Mais Jack Winter se tenait sur ses gardes.

Devinant le projet de son adversaire, il sauta légèrement sur le sol de l'entrepôt. Après quoi, lançant sa lanterne à la tête de Rudolph Graham, il tira de sa poche un revolver de fort calibre.

Pour éviter le projectile, que le malandrin lui envoyait si cavalièrement au visage, le détective dut se jeter de côté.

La lanterne, tombée à terre, s'était éteinte, plongeant le magasin dans une obscurité profonde.

« Il ne faut pas que le misérable sorte d'ici, sans quoi, je vais avoir ses complices sur les bras », se dit Rudolph Graham.

*
**

Cette pensée s'était à peine formulée dans son cerveau que deux éclairs jaillirent à quelques pas, sur la droite.

Le policier sentit le vent des balles qui passaient au-dessus de sa tête, cependant que l'entrepôt s'emplissait du fracas des détonations.

Jack venait de tirer au jugé; à présent, il fuyait au milieu des barriques, dans l'évidente intention de gagner la porte. Résolument, le détective se lança à sa poursuite.

Durant quelques secondes, ce fut, au milieu des ténèbres, une émouvante chasse à l'homme.

Soudain, Rudolph Graham jeta un cri de triomphe.

Franchissant d'un dernier élan toute une rangée de fûts, il venait de rejoindre le cambrioleur et de l'empoigner aux épaules.

Celui-ci chancela sous le choc, et, se retournant d'un effort, il leva son revolver, afin de tirer à bout portant sur le policier. Mais Rudolph Graham avait prévu ce geste.

Sa main droite s'abattit sur le poignet du coquin, qu'elle tordit impitoyablement.

Le chef des bandits mâcha une malédiction et, vaincu par la douleur, lâcha son arme, qui roula entre deux tonneaux.

Au même instant, il recevait un furieux coup de pied, un peu au-dessus du genou. Il recula de trois

pas, et, perdant définitivement l'équilibre, s'écroula lourdement sur le sol.

D'un bond, Rudolph Graham fut sur lui.

— Au secours!... à moi!... hurlait le malandrin d'une voix stridente.

— Tais-toi, misérable, tais-toi, sinon je te tue comme un chien! ordonna l'inspecteur.

En même temps, ses doigts de fer se nouaient autour du cou du bandit, dont l'appel s'étouffa en un gémissement.

Mais à cette seconde des voix et des bruits de pas retentirent dans la cour.

Evidemment, les coups de feu tirés par Jack avaient été entendus. On accourait à son aide.

Rudolph Graham comprit que l'heure des résolutions désespérées était sonnée.

Abandonnant son prisonnieir pantelant, il se rua vers la porte.

CHAPITRE V

La lune, émergeant de derrière un nuage qui, jusqu'ici, l'avait cachée, éclairait la cour de sa pâle lumière.

Grâce à cette lueur indécise, Rudolph Graham put compter ses adversaires.

Là-bas, débouchant de la voûte, conduisant à la porte d'entrée, un groupe de trois hommes accourait.

Sur la gauche, la porte du poste des chauffeurs s'était ouverte, projetant à terre un rectangle de vive lumière.

Au seuil, un individu, que l'inspecteur reconnut parfaitement, venait d'apparaître.

C'était le contremaître Blount.

Vers la droite, se trouvaient les salles de fabrication, où l'on brassait la bière.

Le détective n'hésita pas une seconde. Aucun ennemi ne lui barrait la route de ce côté, il devait fuir par là.

Une fois dans les salles, qu'à présent il connaissait

suffisamment, il essaierait de semer la bande lancée à sa poursuite et de gagner la porte cochère, seule issue permettant d'accéder au dehors.

⁂

En effet, il ne pouvait espérer, pour le moment, du moins, tenter de passer de vive force. Ses ennemis auraient tôt fait de se grouper autour de lui et, fatalement, il succomberait sous le nombre.

— Alors, en avant! gronda-t-il.

Et, prenant sa course, il se précipita dans la cour.

En quelques élans, il atteignit la porte, permettant de pénétrer dans la partie de l'usine où il avait résolu de se réfugier.

Mais ce fut en vain qu'il en manœuvra le bouton.

La serrure ne fonctionna pas, la porte demeura fermée.

Déjà, dans son dos, le détective entendait accourir les quatre hommes qui le pourchassaient et la voix aigre du brasseur Brady retentissait, stridente.

— Hardi! camarades, nous le tenons! nous le tenons!

— Pas encore! tonna Rudolph Graham.

Et, se reculant d'un pas, afin de prendre du champ, il envoya dans la porte, à la hauteur de la serrure, le plus terrible coup de pied qu'eût jamais donné jarret humain. Le bois gémit lamentablement, des vis grincèrent et la gâche, arrachée du chambranle, tomba à l'intérieur avec un bruit métallique.

De l'épaule, le détective poussa le battant et se précipita dans le bâtiment.

Des hurlements de rage lui apprirent la déconvenue des malandrins, que Jack Winter venait de rejoindre.

— C'est Rudolph Graham, je vous le disais bien, criait-il, il ne faut pas qu'il nous échappe.

— Soyez sans crainte, riposta Brady, il est pris là-dedans comme dans une souricière, nous l'aurons quand nous voudrons.

— Alors, que ce soit tout de suite!

La bande, stimulée par cet ordre, envahit la brasserie.

Cependant, Rudolph Graham, en dépit de l'obscurité ambiante, ne perdait pas son temps.

Après avoir traversé une salle, encombrée de comptoirs et de caisses d'emballage, il venait de pénétrer dans une seconde dont l'atmosphère surchauffée l'avait presque suffoqué, lorsque, tout à coup, une voix rauque résonna à quelques pas de lui, demandant d'un ton impérieux :

— Qui va là?

Le détective s'arrêta net et demeura coi.

C'est qu'en effet, il venait de se rappeler brusquement que la salle où il se trouvait contenait des cuves énormes béant à ras de terre.

Dans ces cuves, le moût de bière, que l'on obtient par le mouillage puis la dessication de l'orge, était déposé avec une certaine quantité d'eau et de houblon.

Des foyers installés dans les sous-sols maintenaient ce mélange à une température de plus de cent degrés.

On voit d'ici à quel nouveau danger était exposé Rudolph Graham.

Si, trompé par les ténèbres, il tombait dans une de ces énormes cuves contenant plusieurs hectolitres de liquide bouillant, c'était pour lui la mort atroce, irrémédiable.

Donc, il s'agissait de n'avancer qu'avec la plus extrême prudence.

Fort heureusement, son sang-froid ne l'avait pas abandonné.

S'il avait été seul, il n'eût pas hésité à allumer sa lampe électrique de poche, au risque de révéler sa présence à ceux qui le poursuivaient.

Mais la chose était impossible, car un inconnu, un ennemi bien certainement, était là, tout près, dans l'ombre.

« Que le diable emporte l'animal! » songea Rudolph Graham.

Cependant, la voix rauque retentissait à nouveau, sur un ton, cette fois, plein de menace.

— Qui va là?... Répondrez-vous?...

Le détective résolut de gagner du temps.

— Eh! parbleu, oui! fit-il.

— Qui êtes-vous?

— Vous le savez bien.

Un grognement indistinct parvint jusqu'au policier.

Evidemment, l'étrange questionneur était peu satisfait de son équivoque réponse.

« Ma foi, il faudra bien que tu t'en contentes », songea le policier, qui était bien loin de penser à ce qui allait arriver.

En effet, un vingtième de seconde ne s'était pas écoulé, qu'une clarté blanche, aveuglante, emplit l'immense salle.

L'inconnu, perdant patience, avait fait fonctionner l'électricité, allumant d'un seul coup les dix ou onze lampes à arc suspendues au plafond!

Un instant, Rudolph Graham demeura hésitant, ébloui.

Enfin, il aperçut un homme debout à quelques pas de lui : c'était le camionneur Ramsay.

— Que viens-tu faire ici, Butter? demanda-t-il d'un air soupçonneux, en marchant sur le pseudo-laveur de voitures.

Mais des appels, retentissant dans la salle voisine, dispensèrent le détective de répondre.

En effet, guidés par la lumière, Jack Winter et ses hommes accouraient en criant :

— Arrêtez-le! c'est Rudolph Graham, c'est Rudolph Graham!...

Ramsay, surpris, eut une seconde d'hésitation, avant de sauter sur le policier.

Celui-ci en profita pour embrasser d'un rapide coup d'œil le lieu où il se trouvait.

C'était un vaste hall à la voûte élevée, au sol bitumé.

Six grandes cuves, ne mesurant pas moins de sept à huit mètres de diamètre, s'y trouvaient placées deux à deux, s'ouvrant presque à ras de terre.

Entre chaque, un étroit chemin était ménagé.

L'air était chargé d'une vapeur chaude, suffocante, car le liquide contenu dans les cuves était en état d'ébullition.

Outre la porte par laquelle Rudolph Graham venait de pénétrer, deux autres donnaient sur le hall.

L'une, percée à l'extrémité opposée, permettait de passer dans les bureaux, cependant qu'une troisième, pratiquée vers la droite, conduisait aux salles du houblonnage.

Si le détective voulait échapper à ses ennemis, il lui fallait traverser tout le hall et gagner l'issue ouvrant sur les bureaux.

Seulement, pour cela, il n'y avait pas un instant à perdre.

Prenant sa course, il s'élança vers l'étroit sentier pratiqué entre les cuves.

Mais au même moment, Ramsay, poussant un sauvage rugissement, se jetait sur lui, brandissant une lourde barre de fer.

Rudolph Graham fit volte-face et, d'une feinte habile, évitant le coup que lui destinait son adversaire, il riposta ensuite d'un terrible swing à la mâchoire. Ramsay poussa un « han » de bête assommée; puis, comme un bœuf à l'abattoir, il s'écroula tout d'une pièce.

*
**

A présent, le passage était libre.

Rudolph Graham bondit en avant.

Il n'était que temps!

A la même minute, Jack Winter, le brasseur Brady, le concierge Shelton et un quatrième individu, qu'à son visage marqué de petite vérole, le policier reconnut aussitôt pour être le complice signalé par Tom, envahissaient le hall.

Blount, le contremaître, n'était pas avec eux, et ce fait surprit quelque peu le détective. Mais il ne devait pas tarder à en comprendre la raison.

En effet, comme il arrivait au milieu du parcours qu'il lui fallait effectuer, la porte des bureaux s'ouvrit et Blount, qui avait fait le tour de ce côté, afin de lui couper la retraite, parut sur le seuil.

Cette fois, Rudolph Graham était pris entre deux feux.

Le moindre retard pouvait lui être fatal et risquait de le faire tomber aux mains des forbans acharnés à sa poursuite.

Un instant, le détective eut envie de foncer droit devant lui afin de culbuter Blount.

Mais, outre que le contremaître était un solide gaillard, et que sa main droite se crispait sur la crosse d'un revolver, il avait pris la précaution de verrouiller, derrière lui, la porte des bureaux.

Rudolph Graham jeta un coup d'œil en arrière.

Le concierge Shelton, qui venait en tête, précédant de quelques pas Brady, Jack Winter et son complice, n'étaient pas à plus de quatre ou cinq mètres.

Dans sa face bouffie, ses petits yeux brillaient d'un éclat féroce, cependant qu'un long coutelas de boucher étincelait à son poing noueux.

— Allons, rends-toi, misérable chien! cria Blount en levant son revolver.

Rudolph Graham ne répondit pas.

Il venait d'apercevoir, jetée en travers de la troisième cuve, une légère passerelle faite d'un treillis de fils d'acier, oubliée là lors du remplissage.

Par là, on pouvait facilement gagner les salles du houblonnage.

Sans hésiter, le détective, se jetant brusquement à droite, se lança sur le branlant passage.

A moins de deux mètres sous ses pieds, la bière bouillonnait en écumant.

De hautes colonnes de vapeur brûlante l'enveloppaient, couvrant son visage et ses mains d'une moiteur visqueuse, le suffoquant presque.

Néanmoins, il avançait toujours, bien que sous ses pieds, la passerelle, rendue humide, fût devenue plus glissante qu'une glace.

Là-bas les malandrins, surpris par sa brusque détermination, s'étaient arrêtés au milieu de l'allée.

Déjà, Rudolph Graham avait franchi les deux tiers du chemin, lorsque, tout à coup, Shelton, proférant une rauque exclamation, se rua vers la passerelle.

Celle-ci était maintenue en place par deux barres de fer, qui, passant dans des tenons formant l'extrémité des montants de ladite passerelle, s'enfonçaient verticalement dans des trous pratiqués à cet effet dans le sol.

Le projet du concierge était des plus simples. Il s'agissait d'arracher ces barres, puis de précipiter dans la cuve la passerelle et celui qu'elle portait.

Déjà, plus de la moitié de la besogne était faite; l'une après l'autre, les barres venaient de céder et Shelton, saisissant de ses mains énormes le léger engin de fil d'acier, se disposait à lui imprimer une violente secousse, afin d'arracher de leurs alvéoles les leviers maintenant en place l'autre extrémité, lorsque Rudolph Graham se retourna.

Un regard lui suffit pour comprendre de quel effroyable danger il était menacé.

A présent, le portier, soulevant la passerelle à la hauteur de sa ceinture, lui imprimait un furieux mouvement de tangage.

Avant trente secondes, tout céderait définitivement.

Pliant sur ses jarrets, Rudolph Graham prit son élan et, s'aidant d'un vigoureux coup de talon, il franchit d'un bond l'espace lui restant à parcourir.

Un cri horrible, retentissant derrière lui, lui fit soudain tourner la tête.

Shelton, qui, pour avoir plus de force, se tenait penché au-dessus de la cuve, venait de perdre brusquement l'équilibre.

Poussant une clameur désespérée, il s'était abattu dans le liquide bouillant. Rudolph Graham ne put s'empêcher de frissonner.

— Ah! le malheureux! murmura-t-il.

Machinalement, il fit un mouvement comme pour revenir sur ses pas.

Mais la vue de Jack Winter et de son complice qui, tournant les cuves, accouraient vers lui, l'arrêta net.

Le contremaître Blount et le camionneur Ramsay, lequel venait de reprendre connaissance, s'occupaient de repêcher le malheureux concierge en lui jetant des cordages, auxquels le malheureux, remontant à la surface, se suspendait avec l'énergie du désespoir.

Le détective comprit que son intervention, devenant inutile pour Shelton, risquait d'être fort dangereuse pour lui-même.

— Le pauvre diable s'en tirera en piteux état, sans doute, mais il s'en tirera et c'est là le principal... Donc, songeons à moi, murmura-t-il.

La porte de la salle de houblonnage n'était éloignée que de quelques pas.

Rudolph Graham eut tôt fait de la gagner et, l'ayant franchie, il la referma soigneusement derrière lui.

Par un heureux hasard, un fort verrou se trouvait de ce côté.

Le policier, l'ayant poussé à fond, put enfin respirer.

Déjà l'huis résonnait sous les coups furieux de Jack et de Blount.

Sans reprendre haleine, Rudolph Graham traversa le local dans lequel il venait de pénétrer, puis, au jugé, par un dédale de salles obscures, il tenta de rejoindre les bureaux.

Bientôt, il eut la satisfaction de constater qu'il ne s'était pas trompé dans ses déductions : il se trouvait dans la comptabilité, vaste pièce rectangulaire, meublée de pupitres et de cartonniers, mais dont les deux fenêtres grillées donnaient sur la route.

Là-bas, dans le lointain, on entendait le vacarme assourdi que faisaient les malandrins en s'efforçant d'enfoncer la porte.

« Bien; que celle-ci tienne encore deux minutes et je suis sauvé! » pensa l'inspecteur en chef.

En même temps, il courait à l'une des fenêtres et, l'ayant vivement ouverte, en secouait violemment les barreaux, afin d'en éprouver la solidité.

L'un d'eux, le premier vers la gauche, branlait légèrement dans son alvéole.

— Bon! voilà mon affaire.

Et Rudolph Graham, bandant ses muscles, tendant ses nerfs en un effroyable effort, l'attira à lui dans un mouvement irrésistible.

Le fer plia, une fine poussière de plâtre s'abattit sur les mains du policier et, finalement, la barre, obéissant à la formidable traction, fit éclater la pierre dans laquelle elle était scellée.

La minute d'après, le passage était libre et le détective, se glissant de côté, sautait lestement sur le chemin.

CHAPITRE VI

— Ouf! j'ai bien cru que je n'en sortirais pas, murmura Rudolph Graham. A présent, il s'agit de pincer la bande avant qu'elle ait eu le temps de tirer au large.

Et, penché à l'avant, les bras collés au corps, il s'élança au pas gymnastique sur la route obscure.

Moins de dix minutes plus tard, suant, haletant, le policier arrivait devant la maison commune de Stivoht. Une lanterne rouge, placée à l'extrémité du bâtiment, indiquait l'entrée du poste de police.

Bientôt, Rudolph Graham en poussait la porte battante. Une veilleuse électrique éclairait d'une lumière incertaine le local administratif. Au fond, étendus fraternellement côte à côte, sur la paillasse d'un lit de camp, quatre hommes ronflaient consciencieusement.

C'étaient les policemen de service.

Sans le moindre ménagement, le détective entreprit de les éveiller.

— Holà! tout le monde debout! cria-t-il.

Et, comme les dormeurs tardaient à lui obéir, Rudolph Graham, empoignant l'un des coins de la paillasse, la tira violemment à lui.

Le résultat de cette manœuvre ne se fit pas attendre.

Les policemen roulèrent à terre, pêle-mêle, en poussant force jurons et malédictions.

Le premier qui se releva fut le chef de poste. Il était littéralement hors de lui.

Son mouvement instinctif fut de sauter sur Rudolph Graham et de l'empoigner au collet.

— Ah! c'est toi, infect vagabond! qui te permets de nous jouer de pareils tours? hurla-t-il. Eh bien, attends un peu, je vais t'apprendre comment je me nomme.

— Voilà qui m'est parfaitement égal, coupa flegmatiquement l'inspecteur, cessez de me secouer de la sorte, je vous prie de regarder plutôt ceci.

Avant que le policeman, ahuri, ait pu opposer la moindre résistance, le détective, l'enlevant par son ceinturon, l'avait emporté sous la veilleuse.

Là, il lui mit devant les yeux sa carte d'identité, pièce officielle contresignée par le ministre de la Justice de Washington, lequel ordonnait en outre aux représentants de l'autorité de lui prêter aide et assistance en toutes circonstances. L'effet de ce talisman fut magique.

A peine le brave agent l'eut-il lu, qu'il rectifia la position, en bredouillant de vagues excuses.

— Pardonnez-moi... si j'avais su... impossible de prévoir... suis tout à votre service.

Le policier n'en demandait pas davantage.

— Bien, mon brave, coupa-t-il, nous causerons de cela plus tard; pour l'instant, nous avons mieux à faire.

— Quoi donc?

Sans répondre, Rudolph Graham se tourna vers les trois autres agents qui, groupés à quelques pas de là, considéraient les deux interlocuteurs en roulant des yeux quelque peu stupides.

D'un signe, il appela à lui les deux plus vigoureux.

— Allons, venez ici, vous nous accompagnerez.

— Mais où? s'enquit le chef de poste.

— A la brasserie Brady, où j'ai failli être assassiné il y a moins d'un quart d'heure.

Et, sans prendre garde à l'ahurissement que ces paroles avaient causé chez les pauvres policemen, l'inspecteur les entraîna au dehors.

⁂

Quelques minutes plus tard, les quatre hommes arrivaient, tout courant, devant le repaire des malandrins.

Tout y semblait parfaitement tranquille. Pas la moindre lumière ne brillait aux fenêtres.

Sur l'ordre de Rudolph Graham, deux agents s'en furent se poster dans le terrain vague, à quelques pas de la muraille suspecte, derrière laquelle devait se trouver la cachette dissimulée au fond de l'entrepôt.

— Il y a là une porte secrète, avait expliqué l'inspecteur; il ne faut pas que vous laissiez échapper ceux qui tenteront de filer par cette issue. Méfiez-vous, les gaillards sont habiles et résolus.

— Soyez tranquille, nous ouvrirons l'œil, répliqua le plus intelligent des deux policemen.

Sur ce, son compagnon et lui, mettant revolver au poing, s'allongèrent sur le sol.

Tranquille de ce côté, le détective, escorté du dernier agent, revint à la fenêtre par laquelle il s'était échappé une demi-heure auparavant.

La croisée n'avait pas été refermée.

Tout semblait être resté dans le même état. L'un derrière l'autre, les deux policiers se glissèrent à l'intérieur. Rudolph Graham hésita, se demandant s'il devait allumer sa lampe électrique.

Sa lueur ne risquait-elle pas de le dénoncer aux malandrins, si ceux-ci s'étaient embusqués au fond de quelque salle?

Mais une réflexion le décida.

Si l'on voulait réussir, il fallait faire vite et ne pas laisser le temps à l'ennemi de s'éclipser ou de se reconnaître.

Aussi, le browning d'une main, la lampe de l'autre, les deux hardis explorateurs s'engagèrent-ils résolument dans les pièces réservées au houblonnage.

Ils arrivèrent ainsi sans encombre à la porte donnant dans le hall des cuves.

Cette porte, que Rudolph Graham avait verrouillée derrière lui, en fuyant, gisait, lamentablement suspendue à l'un de ses gonds.

Le verrou en avait été arraché.

Une large fissure, allant du haut en bas du panneau, révélait avec quelle violence on l'avait attaquée.

— Ne nous attardons pas! fit Rudolph Graham.

— Comme vous voudrez!

— Méfiez-vous, camarade, et marchez bien derrière moi, recommanda le détective; il ne s'agit pas d'aller faire un plongeon dans une de ces chaudières.

Le policeman n'avait garde de désobéir.

Contournant les cuves, les deux hommes refirent, en sens inverse, le chemin parcouru par Rudolph Graham.

Enfin, ils débouchèrent dans la cour sans avoir rencontré âme qui vive.

Seulement, le policier remarqua que les lumières qui, durant toute la soirée, avaient brillé dans le poste des chauffeurs et dans l'appartement du brasseur, étaient éteintes.

L'usine semblait abandonnée.

Ce fut aussi l'impression du policeman.

— On dirait que les gens que vous cherchez ont filé, master, fit-il à mi-voix.

— J'en ai peur!

Rudolph Graham se demandait ce qu'il devait faire, à présent.

Fallait-il courir au logement de Brady, ou à la cachette?

Ce fut pour ce dernier endroit qu'il se décida.

Se penchant vers son compagnon, il ordonna, dans un souffle :

— Suivez-moi, et attention!

⁂

Les lampes électriques avaient été éteintes, car un splendide clair de lune illuminait la plus grande partie de la cour.

Rasant le pied des murailles, afin de demeurer dans l'ombre, les policiers gagnèrent l'entrepôt.

Celui-ci était désert.

Mais là, une déception attendait Rudolph Graham. La trappe par laquelle il avait vu surgir Jack Winter avait été refermée, et tout était remis en place.

A présent, rien ne révélait plus son emplacement.

Ce fut inutilement que le détective la chercha pendant quelques minutes à la lueur de sa lampe, qu'il avait allumée. Il ne put la découvrir.

En désespoir de cause, il y renonça, pour le moment du moins.

— Restez là, derrière ces futailles, ordonna-t-il au policeman, ne faites pas le moindre bruit; si j'avais besoin de vous, je vous appellerais en tirant un coup de revolver.

— Bien, master.

Et, sans plus discuter, l'agent s'en fut s'embusquer à l'endroit indiqué.

Tout courant, Rudolph Graham quitta l'entrepôt et traversa la cour.

Il sentait que la victoire lui échappait.

Chaque seconde qui passait lui enlevait une chance de réussite.

Evidemment, les malandrins avaient mis son absence à profit. Se trouvaient-ils encore dans la brasserie? L'inspecteur-chef commençait à en douter.

La minute d'après, il poussait la porte de la loge occupée par le concierge Shelton. Une obscurité profonde régnait en ce lieu.

Soudain, une plainte sourde retentit sinistrement, dans le grand silence. C'était un long gémissement, quelque chose d'atroce, de lugubre; au fond des enfers, les damnés doivent avoir de pareils cris!

Malgré lui, Rudolph Graham frissonna.

Le bruit partait du fond de la pièce. Le policier fit un pas de ce côté. Une fois de plus, la plainte résonna, le faisant s'immobiliser, plein d'horreur.

Presque aussitôt, une voix faible, presque inintelligible, se fit entendre. C'était celle d'un homme; le détective ne la reconnut pas, car le timbre en était changé par une cause qu'il ne devinait point encore.

— Est-ce vous, camarades? demandait-on.

— Certes! répliqua l'inspecteur, à tout hasard.

— Ramenez-vous le docteur?

Cette question fut un trait de lumière pour le policier.

Evidemment, l'homme qui lui parlait, et dont la voix était empreinte d'un accent d'indicible souffrance, devait être le concierge.

Rudolph Graham revoyait encore le malheureux, culbutant, la tête la première, dans l'énorme chaudière pleine de bière bouillante.

Ses complices, l'ayant transporté sur son lit, l'avaient quitté pour aller chercher du secours.

— Ou plutôt, ils l'ont abandonné, ne voulant pas s'encombrer d'un blessé, songea le détective.

***

A présent, il en était à peu près certain, l'usine était vide.

Pressant le ressort de sa lampe électrique. il fit de la lumière.

A quelques pas de lui, sur un lit occupant le fond d'une alcôve drapée de rideaux de cotonnade bleue, un homme était étendu. C'était bien Shelton.

Mais dans quel état!

Les chairs gonflées, tuméfiées, la face congestionnée d'un rouge ardent, il était presque méconnaissable.

A la main, il tenait un tampon de linge que, péniblement, il trempait dans un pot d'huile placé à son chevet et dont, ensuite, il se barbouillait le visage, dans l'espoir d'atténuer ses souffrances.

En apercevant Rudolph Graham, alors qu'il s'attendait à voir un de ses compagnons, il esquissa un geste de terreur.

— Grâce! bégaya-t-il.

Le détective en eut pitié.

— Tu n'as rien à craindre de moi, fit-il en s'approchant. Tu as voulu me tuer, il est vrai, mais le châtiment ne s'est pas fait attendre... Où sont tes complices?

Shelton eut une courte hésitation.

— Tu crois qu'ils sont allés chercher le docteur, reprit le policier en haussant les épaules; eh bien, détrompe-toi! Si cela était, je les aurais rencontrés en venant de Stivoht. Or, en route, je n'ai croisé personne.

Shelton étouffa un gémissement.

— Attends-les si tu veux, fit Rudolph Graham, mais il me semble que tu n'as pas à compter sur eux.

Cet argument décida le blessé.

— Vous avez raison, grogna-t-il; ils ont dû filer avec l'auto par la porte secrète, sans plus se soucier de moi.

— C'est probable.

Tout en parlant, Rudolph Graham s'était approché de la fenêtre. L'ayant ouverte, il tira un coup de revolver en l'air.

— Qu'y a-t-il? balbutia Shelton, effaré.

— Rien, j'appelle mes agents!

En effet, la minute d'après, le policeman resté dans l'entrepôt accourait. Brièvement, l'inspecteur lui expliqua ce qu'il fallait faire.

L'agent devait se rendre chez le docteur Backson et le ramener immédiatement. Il préviendrait également le juge résidant à Stivoht.

— Et faites vite, mon garçon. Il n'y a pas une minute à perdre!

— Compris, master! répliqua le policeman en saluant.

Alors, s'emparant des clefs du concierge, il s'éclipsa en toute hâte.

Quelques secondes plus tard, un sourd grincement annonçait qu'il avait réussi à ouvrir la grande porte de la brasserie.

Aussitôt, Rudolph Graham revint près du lit du blessé. Il aurait bien voulu donner quelques soins au malheureux, mais son état lui paraissait si grave qu'il ne savait à quoi se résoudre. D'ailleurs, si l'agent faisait diligence, le médecin ne tarderait pas à arriver. Peut-être parviendrait-il, alors, à soulager les souffrances du malheureux Shelton.

Celui-ci continuait à gémir doucement, tout en aspergeant d'huile son pauvre visage tuméfié.

— Les secours ne se feront pas attendre. Avant peu, le docteur sera là, et...

— Oui, oui, je sais, master, interrompit Shelton, mais tout cela n'empêche pas que Jack Winter, Brady et les autres se sont conduits, vis-à-vis de moi, comme les derniers des bandits.

— Ils ne pouvaient agir autrement.

— Soit! mais, si je dois y rester, je ne veux pas mourir sans vengeance.

Le portier se tut; il suffoquait.

CHAPITRE VII

La faiblesse qui avait terrassé Shelton ne fut que de courte durée; bientôt il reprenait, dans un bredouillement pénible :

— Si Jack Winter n'est plus ici, c'est qu'il a gagné un refuge qu'il s'était depuis longtemps préparé.

— En quel lieu est-il situé? interrogea Rudolph, dans les yeux duquel avait brillé une flamme de triomphe.

— Je ne sais... J'ai entendu dire que c'était à New-York...

— Est-ce bien sûr?

— Sur mon salut, je jure que j'ignore son emplacement exact.

L'inspecteur-chef comprit que le blessé disait la vérité; comparse infime, il n'était point au courant de tous les secrets de la bande.

— Et Tom Herlowe, le petit prisonnier que Jack Winter amena ici l'autre nuit, qu'est-il devenu?

— On l'avait enfermé dans la cachette de l'entrepôt.

— Où se trouve la trappe qui permet d'y descendre?

Et Rudolph Graham, se penchant sur le misérable

Shelton, fixait sur lui un regard aigu, perçant. La réponse du portier ne se fit point attendre et sa voix rauque s'éleva, balbutiant :

— Sous un tonneau, marqué d'une croix blanche près de la bonde.

« En appuyant simultanément sur cette bonde et sur le milieu de la croix, on fait jouer le ressort. »

En achevant ces derniers mots, le concierge se renversa en arrière. Il était évanoui.

Au même instant, une corne d'auto retentissait au dehors.

Presque aussitôt, la voiture tourna sous la voûte et le docteur Backson, le juge Hendriks, son greffier et le policeman qui était allé les chercher, entrèrent dans la loge.

*
**

Laissant le praticien et le magistrat auprès du blessé, Rudolph Graham se hâta de sortir avec l'agent.

Il brûlait du désir de visiter cette cachette de l'entrepôt, dans laquelle Jack Winter avait vécu tant de jours.

Après quelques recherches, il découvrit le tonneau marqué d'une croix blanche.

Et, ayant fait fonctionner le ressort, il eut la joie de voir la trappe se soulever.

Maintenant, une ouverture sombre et béante béait à ses pieds.

A l'une des parois, une échelle verticale était fixée à l'aide de crampons de fer.

Sans hésiter, Rudolph Graham entreprit la descente. Le policeman le suivait, ainsi qu'une ombre. Evidemment, si cet homme n'était pas doué d'une perspicacité extraordinaire, c'était tout au moins un serviteur sûr, duquel on pouvait faire cas.

Après avoir descendu une quinzaine d'échelons, les deux hommes atteignirent enfin le fond du puits.

Là, une sorte de couloir, haut d'un mètre quatre-vingts environ et large de deux, s'amorçait. Rudolph Graham constata qu'il avait été établi avec le plus grand soin, ainsi que le puits, du reste.

La voûte, les parois en étaient maçonnées. Les policiers suivirent ce boyau pendant cinq ou six mètres et se trouvèrent dans un second puits, en tous points pareil au premier.

— Evidemment, pensa l'inspecteur, nous venons de passer sous le mur séparant l'entrepôt du repaire. Maintenant, nous allons déboucher dans celui-ci.

A tout hasard, il s'assura que la crosse du browning, qu'il avait replacé dans la poche de sa veste, se trouvait bien à portée de sa main; après quoi, résolument, il empoigna l'un des montants de l'échelle permettant d'atteindre le rez-de-chaussée.

A ce moment, une main se posa sur son bras; c'était celle de son compagnon.

— Qu'y a-t-il? questionna dans un souffle l'inspecteur-chef.

— Master, permettez-moi de passer le premier, répliqua le policeman sur le même ton.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, si le repaire est occupé, celui d'entre nous qui débouchera là-haut aura toute la bande sur les bras.

— Eh bien?

— Mon devoir me commande de vous protéger!... Votre existence est plus précieuse que la mienne... Plus que moi, vous êtes susceptible de rendre des services...

L'agent disait cela simplement, sans la moindre ostentation.

Rudolph Graham en fut profondément touché.

— Tu es un brave, mon garçon, riposta-t-il, amical.

— Tout le monde ne l'est-il pas? murmura le policeman.

Et, après une courte hésitation, il serra la main que son chef lui tendait.

*
**

Cependant, ce dernier, qui avait hâte d'en finir, reprenait :

— Quoi qu'il en soit, je n'accepte pas ta combinaison... Au reste, inutile de discuter plus longuement... Les coquins, selon toute vraisemblance, ne nous ont point attendus... A cette heure, le refuge est déserté et ils sont loin d'ici... Donc, en avant!...

Déjà, il posait le pied sur le premier échelon, afin de commencer l'ascension de l'échelle, lorsqu'un grincement métallique parvint jusqu'à lui.

Cela provenait, évidemment, de la cachette.

— Oh! oh! est-ce que, par hasard, je me serais trompé dans mes déductions? murmura l'inspecteur, dont le regard étincela.

— Vous voyez bien, reprenait l'agent, qui avait également entendu.

Sans répondre, Graham lui fit signe de le suivre à courte distance et, avec précaution, les deux hommes commencèrent l'escalade.

Ils avaient mis revolver au poing et se tenaient prêts à toute éventualité.

Au-dessus de leur tête, la voûte demeurait obscure.

Il devait exister, en cet endroit, une trappe semblable à celle masquant le puits, du côté de l'entrepôt.

— Pourvu qu'elle ne soit pas verrouillée de l'extérieur ou commandée par un ressort secret, songeait l'inspecteur-chef en approchant.

Enfin, il l'atteignit et, s'immobilisant, il écouta, l'oreille tendue, tous ses sens surexcités.

Des bruits d'outils, des coups sourds, donnés évidemment avec un marteau, lui arrivaient, atténués.

Là, tout près, des gens travaillaient à quelque mystérieuse besogne.

Ils devaient se hâter, car pas une parole n'était échangée.

Ces inconnus étaient, ne pouvaient être que Jack Winter, le brasseur Brady, le contremaître Blount, le camionneur Ramsay et cet énigmatique personnage, au visage marqué de petite vérole, qui avait assisté le chef de la bande, lors de l'enlèvement du pauvre Tom Herlowe à Forneblues.

Mais, comment se faisait-il qu'ils n'avaient point mis à profit le temps employé par l'inspecteur-chef pour courir chercher du secours jusqu'à la maison commune?

Depuis son retour, en compagnie des agents, que de minutes s'étaient encore écoulées! ...

Jack Winter et les siens auraient pu filer dix fois avant que la porte secrète, donnant sur la campagne, fût gardée par les deux policemen placés par Graham dans le terrain vague bordant extérieurement la brasserie.

Il y avait là un mystère qui intriguait Rudolph Graham.

Une seconde, il y réfléchit, s'efforçant de l'élucider.

N'y parvenant point, il eut un haussement d'épaules, signifiant qu'il remettait à plus tard la solution de ce problème; pour le moment, il avait mieux à faire.

L'instant d'agir était venu.

Avant tout, il convenait de s'assurer que la trappe n'était maintenue en place par aucun système de fermeture; s'il en existait un, on devait tâcher de le reconnaître.

La main de l'inspecteur-chef s'éleva doucement, effleurant l'obstacle.

Ce dernier se composait d'un épais panneau de bois de chêne.

Le détective y appuya la tête, exerçant une certaine poussée de bas en haut.

Une expression de joie passa sur son visage : la trappe se soulevait imperceptiblement, obéissant au mouvement qu'il lui imprimait.

Elle était fixée du côté gauche, c'est-à-dire vers l'entrepôt, par de solides charnières.

— Allons, je joue de bonheur! se dit Graham.

Et, résolument, il poursuivit sa manœuvre, en redoublant de précautions, car le bruit ne discontinuait pas, attestant la présence des singuliers travailleurs.

Bientôt, un mince rais de clarté se montra au ras du cadre maçonné, constituant l'ouverture.

Se haussant sur son échelon, l'inspecteur-chef glissa un coup d'œil au dehors, par cet interstice.

Il aperçut alors, à moins d'un mètre, les roues bandées de pneumatiques d'une automobile.

Les bandits n'avaient point décampé, ainsi que tout permettait de le croire.

Rudolph Graham ne devait pas tarder à en avoir la preuve.

— Décidément, cette voiture de malheur refuse de rouler, gronda une voix furieuse; jamais nous ne parviendrons à la remettre en état.

— Qu'y a-t-il donc, au juste? répliqua-t-on.

— Le sais-je?

— La fuite du réservoir a pourtant été ressoudée.

— Evidemment, mais l'allumage ne se fait pas, le moteur ne tourne point, en dépit de toutes mes tentatives.

— Ce doit être dans la magnéto, intervint un troisième interlocuteur.

— Que ce soit là ou ailleurs, peu importe, reprit avec humeur le premier qui avait parlé, une seule chose compte. Nous sommes encore ici, alors que nous devrions nous trouver loin de Stivoht.

— Nous aurions mieux fait de prendre un camion ou de partir à pied, comme vous le proposiez.

— Naturellement... C'est Brady qui s'y est opposé.

— Pouvais-je deviner que l'avarie de l'auto était aussi sérieuse?

— Oh! vous, vous ne savez jamais rien.

— Qu'allons-nous faire?

— Nous esquiver par la porte secrète, s'il en est temps encore, déclara celui qui semblait commander aux autres.

— Espérons-le!

— Avant peu, nous serons fixés sur ce point... Lâchez les outils et qu'on se prépare au départ.

— Nous abandonnerons donc nos prises? interrogea quelqu'un.

— Le moyen de faire autrement?... Vous ne comptez pas les emporter sur votre dos...

— Evidemment, murmura-t-on de toutes parts.

Des chocs d'outils retentirent; les malandrins se disposaient à exécuter les ordres reçus.

Rudolph Graham comprit que le moment d'intervenir était arrivé; s'il tardait, la bande entière lui brûlerait la politesse. Seulement, la chose n'était point sans danger.

Il y avait là, tout bien compté, cinq coquins déterminés, qui ne se laisseraient pas facilement mettre la main au collet, surtout lorsqu'ils constateraient qu'ils n'avaient devant eux que deux hommes.

Pourtant, il n'y avait pas à hésiter...

Brusquement, l'inspecteur-chef repoussa la trappe qui, décrivant un arc de cercle, vint battre avec fracas le mur voisin.

Après quoi, franchissant d'un bond les derniers échelons, il sauta dans le repaire.

En une rapide vision, le détective l'embrassa en son entier.

C'était une sorte de garage, éclairé à l'électricité; au fond, s'amorçait un escalier conduisant à la cachette supérieure, celle qui se trouvait derrière le grenier.

Au premier plan, on apercevait une automobile découverte, aux lignes massives et puissantes.

Cinq hommes se trouvaient groupés autour du véhicule; c'étaient Jack Winter, le brasseur Brady,

Blount, son contremaître, le camionneur Ramsay et l'individu au visage grêlé.

L'apparition de l'inspecteur-chef avait été si soudaine que, durant quelques secondes, les coquins, stupéfaits, ne firent point un geste.

Cela permit au policeman de rejoindre Graham.

A cet instant, Jack Winter, sortant enfin de son ahurissement, se précipitait sur les représentants de l'autorité.

Sa main brandissait une forte clef anglaise, qui s'était rencontrée sous ses doigts.

— Ah! Rudolph Graham, c'est toi! hurlait-il, écumant de rage, eh bien! je vais te régler ton compte... A moi, vous autres, vous voyez bien qu'ils ne sont que deux...

Cet appel parut rappeler les quatre bandits au sentiment de la réalité; déjà, ils faisaient mine de se ruer sur les pas de leur chef, lequel n'était plus qu'à un demi-mètre de l'inspecteur.

— Halte! haut les mains!... je vais tirer! cria le policeman qui accompagnait Rudolph.

Winter ne tint aucun compte de cet ordre et, le bras levé, poursuivit sa course.

Il n'eut point le loisir d'abaisser son arme improvisée...

Une sèche détonation claqua et le misérable, atteint à bout portant, s'écroula, la poitrine traversée de part en part. Il avait été tué sur le coup.

CHAPITRE VIII

— Gare au premier qui bouge! déclara presque en même temps l'inspecteur-chef, en ajustant Brady et ses compagnons.

Mais ceux-ci n'avaient plus nulle envie d'employer les moyens violents, le procédé ayant trop mal réussi à leur chef, Winter, le plus énergique, le plus déterminé de la bande.

Rudolph Graham comprit qu'il en aurait facilement raison.

— Reculez, allez vous masser au fond du garage, ordonna-t-il encore.

Lentement, ainsi que des dogues auxquels on arrache un os, les quatre malandrins obéirent, battant en retraite devant les revolvers des deux policiers.

Aucun d'entre eux n'avait eu le loisir de sortir son browning.

— Mon garçon, fouillez donc ces drôles, et débarrassez-les des joujoux dont leurs poches doivent être garnies, fit l'inspecteur-chef à son second.

— Entendu!

Les cambrioleurs n'opposèrent point de résistance; le canon du browning de Graham leur inspirait une sage réserve.

Des revolvers, des poignards furent ainsi récoltés, que l'agent précipita dans le puits d'accès.

Cependant, l'inspecteur-chef venait d'apercevoir, derrière l'automobile, un appareil qui, tout de suite, attira son attention.

Une forte roue à engrenages, commandant des rubans d'acier et qu'un levier, à manche court, permettait de manœuvrer, en composait la partie essentielle.

Le détective, ayant appuyé sur le levier, un grincement, à peine perceptible, se fit entendre.

En même temps, tout un pan de la muraille se déplaçait, pivotant autour d'un axe, noyé dans la maçonnerie.

L'issue, que le policier venait ainsi de démasquer, donnait sur le terrain vague avoisinant la brasserie.

C'était par là que l'auto rentrait ou sortait à volonté.

— Bien imaginé! murmura Rudolph Graham; décidément, ces gens-là sont très forts!

A cet instant, deux policemen se précipitaient dans le repaire; c'étaient ceux que l'inspecteur-chef avait placés en sentinelle, au dehors.

Grâce à ce renfort, le détective était définitivement maître de la situation; aussitôt, on passa les menottes aux prisonniers, muets et déconfits.

*
**

Deux heures plus tard, Sullivan, Milton, Stanley et une demi-douzaine d'inspecteurs, prévenus téléphoniquement, arrivaient, en auto, à la brasserie de l'Aigle.

Le juge Hendriks avait procédé à l'interrogatoire des bandits, car le pauvre Tom Herlowe demeurait introuvable.

Dans la partie supérieure du repaire, on avait découvert un immense butin : bijoux, tableaux de maîtres, ballots d'étoffes, mais nulle trace du jeune disparu.

A en croire les captifs, c'était Jack Winter lui-même qui, arrachant l'infortuné garçon du repaire où il avait vécu séquestré, l'avait transféré en une nouvelle cachette ignorée de ses acolytes.

Mais Jack était mort, et on ne put tirer autre chose de ses complices.

En désespoir de cause, les policiers se décidèrent à abandonner le refuge, qu'ils avaient bouleversé inutilement, pour regagner l'entrepôt.

⁂

Le jour naissant, entrant par les vitres poussiéreuses, projetait à l'entour une lueur blafarde et grise.

Soudain, Rudolph Graham s'arrêta.

— Oh! oh! fit-il.

Et, écartant Harry, qui marchait près de lui, il s'élança vers la gauche.

Ses compagnons, quelque peu surpris, le virent s'agenouiller dans le sable, à l'entrée d'une allée étroite, pratiquée entre les fûts.

— Le chef a découvert quelque chose, murmura Milton.

— C'est probable, approuvèrent Stanley et Sullivan.

Tous trois, hâtivement, rejoignirent Rudolph Graham.

Celui-ci étudiait attentivement une longue traînée, parfaitement visible dans le sable.

— Tiens! tiens! fit Sullivan, qui diable a pu produire cela?

— Un corps que l'on a traîné par ici, répliqua Rudolph Graham, sans lever la tête.

— Ce qui veut dire...

— Que les malandrins, avant de fuir, ont caché quelqu'un dans l'entrepôt.

Les autres s'étonnèrent.

— Quelqu'un? fit Milton.

— Mais, où cela? demanda Stanley.

Quant à George Sullivan, il se contenta de murmurer :

— Pourquoi quelqu'un, et pas quelque chose?

L'inspecteur-chef répondit, en se redressant :

— Parce que, seules, les personnes ont des pieds.

— Evidemment, mais...

— Or, regardez ici, et vous verrez la marque d'un talon de bottine, profondément enfoncé dans le sol.

Ce disant, le policier indiquait le point, à quelques pas vers la droite. Sullivan, ayant vérifié l'assertion, objecta :

— Mais, cette marque de talon peut parfaitement avoir été faite par l'un des hommes qui traînaient la chose en question...

— Impossible! répliqua l'inspecteur-chef avec autorité.

— Pourquoi cela?

— Pour deux raisons! laissa tomber Graham du bout des lèvres.

— Vraiment?

— La première est que ces gens ont, en frottant leurs pieds dans le sable, effacé toutes leurs empreintes et créé cette large trace qui a attiré mon attention.

— Bon!

— Le seconde est que ces gens doivent être des hommes, et non un enfant.

Sullivan, Stanley et Milton se regardèrent, quelque peu interdits.

Pour le coup, ils ne comprenaient plus.

Cependant, Rudolph Graham poursuivait :

— Or, la trace de talon que je viens de vous montrer, mon cher ami, et qui a vraisemblablement échappé à la vigilance de nos adversaires, fut faite par une chaussure d'enfant.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr; étudiez-la de près et vous serez de mon avis.

Tout en parlant, Rudolph Graham promenait à l'entour un regard inquisiteur.

Evidemment, il cherchait quelque chose.

Tout à coup, il fit sept ou huit pas en avant, s'arrêta au milieu des futailles, quoique la longue traînée, signalée par lui, se continuât bien au delà dans l'allée.

Le détective savait que cette partie de l'entrepôt contenait les tonneaux pleins. Ceux-ci étaient rangés par files de quinze. Or, une de ces files, justement celle devant laquelle il venait de s'arrêter, comprenait seize barriques.

— Voilà qui est bizarre, murmura Rudolph Graham.

— Quoi donc? demandèrent ses compagnons, vivement intrigués.

Sans répondre, il leur fit signe de garder le silence.

Après quoi, tirant de sa poche son revolver, il le prit par le canon, puis, à petits coups il se mit à frapper sur les tonneaux.

Il opérait méthodiquement, écoutant avec attention, avant de quitter une pièce pour passer à la suivante.

Les trois autres policiers, plantés au milieu de l'allée, ne le perdaient pas du regard.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Soudain, Rudolph Graham, parvenu au cinquième tonneau, jeta une brève exclamation :

— Voilà!

En effet, sous la crosse du revolver, la futaille avait rendu un son plus sourd.

Se tournant vers ses compagnons, Rudolph Graham ordonna :

— Allons, vite, déblayez-moi cette rangée!

L'ordre fut rapidement exécuté.

En un tournemain, les quatre premiers tonneaux se trouvèrent tirés de côté.

Alors, Rudolph Graham, faisant doucement virer la cinquième futaille, l'examina consciencieusement.

— Un levier? demanda-t-il enfin.

Quand on lui eut passé l'outil réclamé, il en introduisit l'extrémité dans un trou percé sur les flancs, tout près du cercle. Ceci fait, il se redressa, opérant une pression lente et continue.

Le résultat de cette manœuvre ne se fit pas attendre.

***

La minute d'après, le flanc du tonneau, arraché de son alvéole, roulait sur le sol. Un corps humain, replié sur lui-même, apparut alors aux yeux des assistants, stupéfaits. Vivement, Rudolph Graham l'attira au dehors.

Stanley, Sullivan et Milton ne purent retenir un cri.

Dans ce corps, que le policier tenait à présent dans ses bras, ils venaient de reconnaître le pauvre Tom Herlowe.

Le malheureux garçon ne donnait plus signe de vie.

L'inspecteur-chef, qui l'avait étendu à terre, s'empressait auprès de lui; bientôt, un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres.

Tom Herlowe respirait encore, l'asphyxie n'avait pas accompli son œuvre.

En effet, moins d'une heure plus tard, l'infortuné était hors de danger et, peu avant midi, il embrassait son père, accouru de Forneblues.

Par lui on connut ce qu'avait été sa vie durant sa séquestration.

Jusqu'à la nuit tragique, il avait résidé dans la partie supérieure du refuge; un des bandits le gardait constamment et, d'une façon générale, il était assez bien traité.

Sand doute, les coquins comptaient-ils s'en faire un otage.

L'intervention de Rudolph Graham avait précipité les événements; se voyant découvert, Winter avait voulu se venger et, assisté de ses compagnons, il avait, avant de fuir, enfermé l'infortuné Tom dans un tonneau, où celui-ci aurait infailliblement péri. asphyxié, sans Rudolph Graham.

EPILOGUE

Deux mois plus tard, après une longue et minutieuse instruction, les bandits de la brasserie de l'Aigle étaient traduits devant la cour d'assises de Charlestown.

Ils étaient au nombre de cinq : Brady, Blount, Ramsay, l'individu au visage grêlé, lequel était un dangereux récidiviste du nom de Hughes, et le portier Shelton, récemment sorti de l'hôpital.

Le misérable n'avait plus figure humaine et il y eut, dans l'assistance, un long murmure d'horreur lorsqu'il pénétra dans le box des accusés.

La déposition de Tom Herlowe et celle de Rudolph Graham firent sensation.

Simplement, le brave garçon conta ce qu'il savait et comme le président le félicitait pour l'aide qu'il avait apportée à la justice :

— Je n'ai fait que mon devoir, répliqua-t-il; au reste, j'en suis bien récompensé : master Bolton, le patron de mon père, m'a alloué une gratification de

deux mille dollars et Mr. Graham m'a promis de me prendre avec lui quand je serais en âge d'entrer dans la police.

Sur ce, il se retira, rejoignant son protecteur.

Le jury devait se montrer impitoyable pour les malandrins.

Tous furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité, à l'exception de Shelton qui s'en tira avec vingt ans de bagne.

Il est vrai que la Providence s'était chargée de graver sa peine en lui infligeant le supplice que l'on sait; c'est ce que se dirent sans doute les jurés de Charlestown.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La perle noire

ROMAN POLICIER

par MAURICE MONTSUZAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 30-3-34

TOUS LES JEUDIS

réclamez

VOYAGES ET AVENTURES

sous couverture photographique

0 f. 75

le roman complet

J. FERENCZI et FILS, Éditeurs,
9, rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)